7

RAPPORT
DE L'UN
DES COMMISSAIRES
CHARGÉS PAR LE ROI,
DE L'EXAMEN
DU
MAGNÉTISME ANIMAL.



A PARIS,

Chez La Veuve HERISSANT, Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or;
THÉOPHILE BARROIS, le Jeune, Libraire de la Société Royale de Médecine, Quai des Auguſtins, N° 18.

M. D C. LXXXIV.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17



RAPPORT

DE L'UN DES COMMISSAIRES

Chargés par le Roi de l'Examen du Magnétisme Animal.

J'ai été nommé, le 5 Avril 1784, pour examiner la doctrine, les procédés & les effets du Magnétisme animal, pratiqué par M. Deslon. Le Rapport de MM. Mauduyt, Andry & Caille, avec lesquels j'étois chargé de cet examen, n'a point été signé par moi, & je dois compte de mes motifs, pour qu'on ne me prête point une opinion différente de la mienne.

Il m'a paru que la commission dont nous étions chargés, exigeoit de nous, non pas un simple jugement fondé sur quelques faits isolés, mais un exposé méthodique de faits nombreux & variés, propres à éclaircir la question, à éclairer le Gouvernement & le Public, & à déterminer l'opinion de l'un & de l'autre.

Les partisans du Magnétisme annoncent une grande cause, un agent ou fluide universel, existant dans toute la Nature, formant dans les corps animés le principe de

vie, pouvant ſe tranſmettre de l'un à l'autre, & produiſant, au moyen de cette communication, des effets plus ou moins ſenſibles. Ces effets, s'ils ont lieu, ſuppoſent une action déterminée, & un agent quelconque; ils peuvent être ſalutaires, ou nuiſibles, ou indifférens au corps qui les reſſent.

Sans remonter à une théorie peut-être trop ſublime, l'objet des Commiſſaires doit être de vérifier les effets, d'en reconnoître la cauſe immédiate, d'en déterminer l'utilité médicale. Avant d'examiner ou d'admettre une brillante hypotheſe, un ſyſtême nouveau, il eſt ſage de s'aſſurer auparavant de la réalité des principes qui lui ſervent de baſe. Nous avons vu d'abord chez M. Deſlon une partie des effets qui ſe ſont reproduits à nos yeux ſous différentes formes.

Le baquet, les fers courbes dirigés ſur les malades, la corde qui les unit, la baguette de fer, ſont les inſtrumens connus du Magnétiſme, auxquels on attribue la propriété de concentrer le fluide répandu dans l'air, de le tranſmettre à chaque individu, & de le faire circuler de l'un à l'autre. Cette action eſt augmentée par les procédés magnétiques, qui tantôt concourent avec l'appareil précédent, tantôt ſont employés ſeuls. Ils conſiſtent en frottemens, contacts ſimples, mouvemens directs de la baguette ou ſeulement du doigt, ſur la perſonne que l'on magnétiſe. Parmi les effets qui en réſultent, les uns ſont internes, & ne peuvent être connus que par le rapport de celui qui les éprouve : tels ſont la chaleur à la partie du corps en contact avec le fer ſortant du baquet; la circulation ſentie d'un fluide, favoriſée par la

chaîne des malades diſpoſés en cercle & ſe tenant tous par la main ; l'impreſſion de chaleur ou de froid, de mal-aiſe ou de bien-être, excitée par les procédés décrits. Les autres, obtenus par les mêmes moyens continués, ſont externes, & ſe manifeſtent au dehors par les bâillemens, moiteur, ſueur, larmes, ris, agitation, mouvemens convulſifs légers ou graves, ſommeil, perte ou ſuſpenſion des ſens, anéantiſſement, évacuation de divers genres.

On nous a communiqué les procédés au moyen deſquels nous pouvions exciter des ſenſations pareilles à celles dont nous étions témoins. Quelques-uns de nous ont eſſayé d'agir ; d'autres ſe ſont contentés d'être juges & ſpectateurs. Des effets reproduits par nous-mêmes ne pouvant être niés, mais n'étant pas toujours conſtans, uniformes & correſpondans à notre maniere d'opérer, nous avons pu ſoupçonner une cauſe variable, différente de celle qu'on annonçoit. C'étoit, ſelon les profeſſeurs de cette doctrine, un fluide répandu dans les corps animés, s'échappant par tous les points de leur ſurface : il falloit conſtater l'exiſtence de ce fluide.

On a demandé des preuves phyſiques de cette exiſtence. M. Deſlon a avoué qu'il n'en connoiſſoit aucune, que nul moyen ne pouvoit le faire tomber ſous les ſens ; il a ajouté que l'action de ce fluide ſur le corps vivant, étoit la ſeule preuve de ſon exiſtence ; qu'il avoit négligé toute autre démonſtration ; que ſon objet étant uniquement la recherche d'un nouveau moyen de guérir, il avoit tourné toutes ſes vues vers ce ſeul point.

Ce genre de preuves devenoit peut-être incertain &

insuffisant, parce que les partisans de l'opinion contraire pouvoient attribuer les effets à l'impression produite par le contact immédiat, ou par le frottement; & dans la supposition où ces effets auroient lieu sans contact, ce qui est plus rare, ils trouveroient encore la cause dans une imagination plus ou moins exaltée. Il falloit donc, pour les expériences décisives, renoncer à tout frottement qui peut être regardé lui-même comme cause indépendante du Magnétisme. L'attouchement exercé par une large surface, ou par une forte pression, differe beaucoup de celui qui n'a lieu que par un léger rapprochement d'une petite surface, telle que l'extrêmité du doigt ou d'une baguette : le premier ayant quelque rapport avec le frottement, doit encore être exclus; mais on peut admettre le second, en évitant de confondre ses effets avec ceux qui sont produits sans attouchement, & de leur donner la même valeur dans l'énumération des preuves. Un troisieme point essentiel consiste à se mettre en garde contre l'imagination des personnes soumises aux expériences, soit en agissant sur elles à leur insçu, soit en choisissant pour ces épreuves des enfans, des hommes privés de raison, ou même des animaux. Sans cette précaution, la question resteroit indécise; les adversaires du Magnétisme attribueroient tout à l'imagination; & ses partisans seroient en droit d'objecter que leur opinion n'est pas mieux fondée que celle qui admet le fluide magnétique.

Suivant ceux-ci, l'influence de cet agent ne se manifeste pas indifféremment sur toute personne; elle est plus sensible sur certains êtres malades, ou délicatement orga-

nifés. Il en réfulte que les expériences fur les perfonnes très-faines, & même celles qui feroient faites fur peu de malades, ne décideroient point la queftion, fi aucun d'eux n'éprouvoit quelque fenfation. Ces preuves négatives font admiffibles, quand on ne leur oppofe aucun fait contraire ; mais des effets obfervés devoient être attaqués par d'autres moyens. Ne convenoit-il pas plutôt d'établir le premier lieu des obfervations dans des falles de traitement, où beaucoup de malades font réunis, où l'on peut voir beaucoup, connoître fucceffivement tous les détails des procédés, faifir toutes les nuances paffageres & les contrariétés des fenfations & de leurs réfultats, en un mot noter tous les effets qui auroient mérité d'être vérifiés méthodiquement. Ce premier examen devoit être fuivi d'expériences ifolées, authentiques & répétées plufieurs fois, propres à conftater les faits principaux obfervés précédemment. Cette marche m'a paru la meilleure : j'ai fréquenté les falles de M. Deflon; pour éviter l'illufion, j'ai voulu beaucoup voir, & opérer fouvent moi-même; & quoiqu'occupé ailleurs par des travaux plus agréables & des fonctions publiques, j'ai donné à celles-ci un temps affez confidérable. Dans l'intervalle, quelques expériences ont été faites en commun par les Commiffaires ; elles leur ont paru fuffifantes pour établir un jugement auquel je n'ai pas foufcrit. Obligé maintenant de donner mon avis fans multiplier les épreuves, je ne puis me difpenfer de préfenter ici les faits particuliers obfervés par moi, concurremment avec les expériences faites en commun. Ils feront énoncés briévement, avec impartialité, & ferviront peut-être de

baſe à des conſéquences ſimples, conformes aux principes de la Phyſique.

Parmi les faits à expoſer, j'en diſtinguerai de quatre ordres : 1°. les faits généraux & poſitifs, dont on ne peut rigoureuſement déterminer la vraie cauſe ; 2°. les faits négatifs, qui conſtatent ſeulement la non-action du fluide conteſté ; 3°. les faits, ſoit poſitifs, ſoit négatifs, attribués à la ſeule imagination ; 4°. les faits poſitifs qui paroiſſent exiger un autre agent.

I°. *FAITS GÉNÉRAUX.* LES malades, abandonnés à leur liberté, à leur imagination, & ſoumis aux traitemens magnétiques, éprouvent des ſenſations, les unes communes à pluſieurs individus, les autres particulieres à quelques-uns. Elles paroiſſent dépendre de l'action étrangere exercée ſur eux ; mais on peut auſſi les attribuer à d'autres cauſes. L'expoſition ſuivante donnera une idée exacte des effets les plus ordinaires qui ont lieu dans ce traitement, & ſera terminée par quelques obſervations relatives à cette pratique.

Pluſieurs malades aſſurent que le fer du baquet, le contact même léger, le doigt ou la baguette dirigés ſur eux, impriment ſur la partie magnétiſée & quelquefois ſur d'autres organes, tantôt une impreſſion de chaleur & plus rarement de froid, tantôt une douleur ou d'autres ſenſations moins caractériſées. Quelques-uns, plus faciles à émouvoir, croient ſentir l'influence du doigt ou de la baguette à des diſtances plus conſidérables, le pouvoir de l'œil qui les fixe, & l'action de la corde ou de la chaîne qui uniſſent le cercle des malades. Les corps qu'on leur préſente dans une certaine direction, ont pour eux

une

une odeur particuliere, qui devient différente dans une direction opposée.

Ces effets internes ne pouvant être vérifiés par l'observateur, je passe à ceux qui sont extérieurs, & que j'ai vus plus ou moins souvent. Les premieres sensations & les plus fréquentes sont des bâillemens que l'on attribue au développement de la chaleur, mais qui peuvent également dépendre d'une cause morale. En continuant le traitement avec ou sans contact, on ne produit rien de plus sur les uns. La même impression développée & augmentée chez quelques autres, & principalement chez les femmes, occasionne successivement de l'agitation, des mouvemens convulsifs, passagers ou durables, d'abord légers, puis plus graves, quelquefois un rire peu naturel, quelquefois le sommeil ou la perte des sens. Tantôt la personne est stationnaire, tantôt elle parcourt la salle d'un air égaré; le pouls, ordinairement réglé, s'accélere quelquefois dans les grandes douleurs. Ces diverses sensations portent, dans ce traitement, le nom de *crise*, qui finit simplement par la cessation des symptômes, ou se termine par des larmes, de la moiteur, de la sueur, des crachats, des vomissemens, des évacuations par les selles ou par les urines. Quelques-uns de ces effets peuvent précéder ou accompagner plusieurs des symptômes; ils peuvent aussi avoir lieu sans leur concours, & la marche de la crise est souvent irréguliere. Je l'ai vu plus d'une fois commencer au baquet, sans l'addition des autres procédés. Quelques personnes m'ont assuré qu'elles n'y étoient point sujettes hors des salles de traitement; d'autres ont avoué qu'elles en avoient de pareilles en d'autres lieux.

Les crifes du Magnétifme, lorfqu'elles font régulieres, paroiffent quelquefois parcourir trois périodes diftincts. Le premier eft celui de l'éréthifme développé; le fecond celui de ftafe, où les fonctions & les douleurs paroiffent comme fufpendues; & le troifieme celui de la détente & de la fortie d'une humeur. J'ai cru remarquer cette marche dans quelques-unes; mais les cas ont été rares. Il m'a paru encore que le moment de la ftafe étoit celui où la correfpondance étoit plus conftante entre l'action exercée & l'effet fenfible. Ces deux faits, dont j'étois fimplement témoin fans opérer, ne font énoncés ici que comme des obfervations douteufes, & dignes feulement de quelque attention.

On a beaucoup parlé de ces fympathies par lefquelles les perfonnes en crife fe recherchent, fe foulagent mutuellement par un contact léger felon les regles magnétiques, & reftent ainfi unies quelquefois affez long-temps dans un parfait repos. Dans les cas fort rares de cette nature, que j'ai obfervés, rien n'a pu me forcer à croire que ces fcenes n'étoient point produites par l'imagination, par un goût mutuel, par l'effet d'une liaifon antérieure ou d'un caractere officieux.

Un jeune homme fréquemment en crife, devenoit alors muet, parcouroit tranquillement la falle, & touchoit fouvent les malades. Son contact régulier opéroit quelquefois des crifes qu'il conduifoit feul à leur terme fans fouffrir de concurrence. Revenu à fon état naturel, il parloit, ne fe fouvenoit point du paffé, & ne favoit plus magnétifer. Je n'ai rien conclu de ce fait, répété plufieurs fois fous mes yeux.

La pratique des procédés magnétiques varie selon l'état des malades qu'on traite. Il est cependant des regles générales pour opérer, & des parties sur lesquelles on agit plus constamment. Le creux de l'estomac, auquel répondent le diaphragme & un plexus nerveux, est indiqué, avec raison, comme une des plus sensibles; quelques autres le sont beaucoup, mais non pas toutes en même proportion dans tous les sujets. En général, le devant du corps est regardé comme plus irritable que le dos, & les personnes magnétisées par moi des deux manieres, me l'ont confirmé.

Les organes douloureux, viciés, ceux qui sont engorgés, ressentent encore assez communément une impression vive, & souvent une chaleur brûlante, par le contact du doigt ou de la baguette; quelquefois la tumeur ainsi échauffée, s'avance & roule sous le doigt, & paroît augmenter momentanément de volume: j'ai produit plusieurs fois ces deux effets. Une femme manifestoit, par des cris, une douleur vive, lorsque le doigt du Médecin qui la traitoit, en contact sur une glande du bas-ventre, s'éloignoit de cette glande en ligne horisontale. Le Médecin répeta plusieurs fois l'épreuve devant moi, & m'assura qu'il l'avoit déja produit antérieurement sur la malade. Cette sensation interne est une de celles qui ne peuvent être constatées que par des expériences régulieres.

Pour connoître l'impression du fluide traversant tout le corps, je posai la main droite sur la tête d'une malade sujette à des crises, & la gauche sur son pied droit; elle n'avoit point encore été touchée de cette maniere. En peu de minutes elle fut prise d'un tremblement ou

friſſon général qu'elle n'avoit jamais eu, que j'évitai de faire durer, & qui ceſſa peu après que j'eus déplacé ma main droite : je n'ai pas eu occaſion de renouveller cette obſervation.

Quelquefois, lorſque je touchois les malades, les ſenſations annoncées par eux ne répondoient pas au point du contact. Le doigt appliqué ſur un côté du bas-ventre excitoit une douleur dans le dos ; porté enſuite ſur le ſiege de la douleur, il la dirigeoit ailleurs ou la diſſipoit : du moins ces effets avoient lieu concurremment avec l'action magnétique.

Pluſieurs malades, devant leſquels je promenois le doigt à un pouce de diſtance de leur corps, croyoient ſentir un vent léger, tantôt chaud, tantôt froid, qui formoit une traînée. Ce mouvement continué le long du bras & de la jambe appuyés & en repos, les engourdiſſoit quelquefois, & y excitoit enſuite des picotemens plus ou moins vifs, ſur-tout quand les membres étoient paralyſés.

La doctrine du Magnétiſme admet, dans les corps animés, des poles directs qui ne doivent point avoir d'action l'un ſur l'autre, & des poles oppoſés dont l'action réciproque eſt plus conſtante : je n'ai pas toujours reconnu cette correſpondance réguliere. Les premiers employés par moi, opéroient quelquefois des effets ; les ſeconds n'en produiſoient pas toujours.

On aſſigne encore au fluide un courant du haut en bas, probablement pour lui faire ſuivre la direction des nerfs regardés comme ſes principaux conducteurs. Les mouvemens magnétiques, dans cette direction, ſont

indiqués comme utiles, & les mouvemens opposés comme nuisibles & perturbateurs de l'économie animale. J'ai pratiqué les uns & les autres. Les premiers, administrés régulierement, n'ont pas toujours produit avec exactitude des effets conformes; quelquefois, en les variant un peu, on observoit cette conformité. Les seconds répondoient mieux à l'indication: le doigt, promené de bas en haut devant quelques personnes sensibles, causoit dans la poitrine, dans le col & dans la tête, un embarras & un engourdissement qui étoient bientôt dissipés par le mouvement en sens contraire. Ces sensations alternatives obtenues trois fois de suite en peu de momens sur un même sujet, étoient simplement internes chez quelques-uns; chez d'autres, le mal-aise occasionné par la répétition de ces mouvemens, a déterminé une sueur très-marquée. J'ai produit cette sueur en une heure sur trois hommes successivement, par le même procédé.

Lorsque dans le traitement je substituois au contact léger une pression considérable ou un frottement trop fort, j'excitois plus souvent des convulsions & des douleurs vives, & rarement une crise complette terminée par une évacuation.

Les expériences de meubles & vases magnétisés, de sensations opérées par la réflexion des glaces, ne m'ont jamais paru assez satisfaisantes pour y attacher quelque valeur. La musique, par ses modulations variées, a souvent déterminé & augmenté des crises; le Magnétisme imprimé quelquefois sur l'instrument, y contribuoit probablement moins que l'harmonie des sons & la mesure des

chants. Une fleur ſous le nez, a cauſé des ſenſations vives. La vibration de deux doigts agités l'un contre l'autre devant le nez ou la bouche, a irrité ces parties & excité des éternumens. La baguette dirigée ſur les mêmes points, a produit quelquefois un gonflement & un éréthiſme local, s'étendant dans la gorge ou plus loin, comprimant les glandes voiſines, & aſſez ſouvent ſuivi d'expectoration. J'ai vu déterminer, par ce ſeul procédé, un vomiſſement de ſang mêlé de glaires.

Le traitement ſur-tout par contact, peut fatiguer ceux qui l'adminiſtrent. Je ne l'ai point éprouvé ſur moi ; mais j'en ai vu pluſieurs exténués, après de longues ſéances, recourir au baquet & à l'attouchement d'un autre homme, & retrouver des forces en combinant ces deux moyens.

Le réſumé de ces faits en offre pluſieurs qui doivent appartenir à une cauſe phyſique; les autres pourront être attribués à un fluide inconnu ou à l'influence de l'imagination; & juſqu'à ce que le fluide ſoit démontré, la derniere opinion devra prévaloir, comme plus ancienne & mieux prouvée.

II. *Faits négatifs.* Les faits rapportés à cet ordre, quoique plus nombreux, ſont énoncés plus briévement, parce qu'ils ſont tous uniformes.

Une jeune perſonne épileptique & privée de raiſon, magnétiſée en préſence des Commiſſaires pendant une heure, & par divers procédés, n'a éprouvé aucun effet. Le même réſultat a eu lieu ſur cinq malades du traitement d'électricité de M. Mauduyt, qui ont été touchés chacun pendant un quart-d'heure, &

ſur une partie des malades de M. Deſlon, qui ſe ſoumettoient tous les jours, pendant quelques heures, à ſon traitement. Pluſieurs des perſonnes que j'ai touchées hors de ſes ſalles, en diverſes occaſions, pour ſatisfaire leur curioſité, n'ont reſſenti aucune impreſſion. J'ai été magnétiſé moi-même pluſieurs fois, & toujours ſans ſuccès.

Sans inſiſter ici ſur les obſervations de ce genre, faciles à multiplier, on pourra conclure de celles-ci que le fluide, s'il exiſte, n'a pas ſur la plupart des hommes, ſoit ſains, ſoit malades, une action qui puiſſe ſe manifeſter par des ſignes ſenſibles.

III. *Faits dépendans de l'imagination.* L'Hiſtoire, les Traités de Médecine & l'obſervation journaliere offrent des preuves multipliées de l'influence de l'imagination ſur nos organes. La doctrine du Magnétiſme n'en rejette aucune; mais, ſuivant elle, l'imagination concourt avec le fluide; ſuivant ſes adverſaires, l'imagination agit ſeule, & ſon action ſuffit ſans l'addition d'un nouvel agent. J'ai obſervé, ſoit en particulier, ſoit avec les autres Commiſſaires, pluſieurs faits qui ſemblent favoriſer la ſeconde opinion.

Les premiers ſont négatifs & moins concluans: ce ſont ceux de perſonnes qui, habituellement ſenſibles à l'action magnétique, n'éprouvent rien lorſque leur imagination eſt détournée ſur un autre objet. Deux exemples de ce genre ſuffiront ici. Un homme, ſujet à des criſes, magnétiſé par moi pendant un temps aſſez conſidérable & par contact, ne reçut d'autre impreſſion que celle de la chaleur; nous avions eu pendant l'opé-

ration un entretien intéreſſant ſur divers ſujets ; il m'aſſura que cette occupation de l'eſprit, avoit ſouvent détourné ou ſupprimé en lui l'effet du Magnétiſme. Une Dame habituée aux mêmes impreſſions, donnant ſes ſoins à ſon époux agité de mouvemens convulſifs à côté d'elle, n'éprouva qu'une légere chaleur, quoique je l'euſſe magnétiſée ſuivant les procédés que j'avois employés ſur elle avec ſuccès, en d'autres occaſions. Ce fait a été recueilli par les Commiſſaires préſens, dont quelques-uns placés derriere la perſonne, avoient ajouté d'autres procédés également infructueux.

Les faits poſitifs ſont ceux qui tendent à prouver que l'imagination ſuffit pour exciter les ſenſations attribuées au Magnétiſme. Je puis produire les ſuivans : M. Deſlon donnoit habituellement ſes ſoins à pluſieurs perſonnes qui avoient en lui une confiance excluſive. Je les ai vu toutes en criſe en même temps, quoiqu'il ne pût les toucher que ſucceſſivement. Lorſqu'une d'elles, revenant un peu à ſoi, jettoit les yeux ſur lui, ce ſeul regard ſans contact ſuffiſoit pour rappeller les ſymptômes de la criſe ; d'autres préſentoient à leur tour le même ſpectacle, qui ſe renouvelloit pluſieurs fois dans une ſéance.

Une de ces malades avoit ordinairement à la ſuite de ſes criſes une expectoration abondante, & chaque crachat étoit précédé d'un léger ſpaſme. Lorſque M. Deſlon ſortoit de la ſalle, l'expectoration étoit interrompue, & ne pouvoit être continuée par le contact d'un autre Médecin ; le retour du premier la rappelloit preſque ſur le champ, ſans qu'il fût beſoin de l'addition d'aucun procédé. J'ai vu encore commencer l'expectoration ſans

contact

contact antérieur, quand M. Deslon paroissoit & venoit s'asseoir à côté de la malade. Elle avouoit que sa présence avoit déterminé plusieurs fois en elle cet effet, soit dans le même lieu soit ailleurs.

Une autre malade sujette à des crises violentes, magnétisée par divers Médecins, éprouvoit quelquefois moins d'effet de cette action immédiate, que de celle de M. Deslon qui la regardoit ou dirigeoit de loin son doigt sur elle; dès qu'elle appercevoit ce regard ou ce mouvement, elle entroit souvent en convulsion.

Pour connoître l'effet d'une premiere impression magnétique, je voulus magnétiser le premier une malade nouvelle, qui paroissoit susceptible d'éprouver des sensations. La premiere séance ne produisit rien; sur la fin de la seconde, elle eut des soubresauts, d'abord légers & rares, qui augmenterent assez promptement d'intensité & de nombre, sans occasionner de douleur. Le troisieme jour, les mêmes mouvemens reparurent dès le commencement de l'opération, & durerent long-temps, quoique sur la fin j'eusse interrompu l'action magnétique. Je sortis de la salle; ils cesserent peu après, au rapport des Médecins présens. Rentré au bout d'un quart d'heure, je les vis recommencer avec la même force sans le secours d'aucun des procédés usités. Je sortis de nouveau, & bientôt ils se calmerent. La malade voulant prendre l'air sur une terrasse, fut reprise des mêmes mouvemens en me voyant dans la cour. Retirée dans la salle & devenue plus tranquille, elle se disposa à s'en aller; mais me retrouvant encore au bas de l'escalier, elle eut un nouvel accès; & fut obligée d'entrer dans une salle inférieure où je

la laissai. Quelques jours après je revis cette femme ; elle avoit été touchée dans l'intervalle par d'autres Médecins, & avoit eu les mêmes soubresauts, mais non renouvellés de la même maniere ; ma présence ne produisit point cette fois sur elle les effets observés précédemment. S'ils n'étoient point un jeu concerté, comme je ne puis le croire, en me rappellant la nature & la force des mouvemens, ils dépendoient certainement d'une imagination fortement excitée.

Il est un autre ordre de faits mixtes, dépendans en grande partie de l'imagination, que l'on obtient en la mettant en défaut, & qui ne peuvent être observés qu'au moyen d'expériences régulieres. Je dois rapporter ici celles qui ont été faites chez M. Mauduyt, sur trois personnes, par les Commissaires réunis.

1°. Une femme pusillanime, redoutant le Magnétisme dont on lui avoit raconté les effets, refusant de s'y soumettre, étant magnétisée contre sa volonté pendant peu de temps, annonçoit par frayeur beaucoup de sensations, & presque toutes conséquentes aux questions qui lui étoient faites. Calmée ensuite par la cessation des mouvemens, distraite par d'autres objets, & magnétisée sur le dos à son insçu, sans contact, pendant un quart d'heure, elle n'a rien éprouvé. Ce fait est peu concluant, parce que la frayeur agissoit trop puissamment & pouvoit faire douter des sensations énoncées : les suivans sont plus intéressans.

2°. Un homme ayant un côté du corps à demi-paralysé, une constitution très-irritable, un esprit à demi-égaré, une imagination inquiete, un sommeil très-inter-

rompu, avoit essayé infructueusement l'électricité, qui augmentoit en lui le spasme au lieu de calmer ses maux. On le magnétisa sans lui expliquer le but de cette opération qui ne lui étoit pas connue. D'abord il plaisanta sur l'appareil des procédés; bientôt il dit sentir sur les parties magnétisées, de légers effets correspondans aux mouvemens exécutés devant lui. Instruit ensuite du nom & de l'objet de cet appareil, il consentit à se laisser bander les yeux. Dès-lors il divagua sur les effets, annonça des sensations sur les points du corps que l'on ne magnétisoit pas, même lorsqu'on étoit dans une inaction complette, & il désigna rarement les parties magnétisées. Les mêmes résultats eurent lieu dans un seconde expérience pareille à la premiere; on opéroit d'abord par attouchement, ensuite sans contact. Cet homme ne perdit point connoissance, & aucune de ses sensations ne se manifesta par des signes extérieurs que nous ayons pu saisir.

3°. Un autre homme se plaignoit de foiblesse d'estomac, & d'accès de nerfs assez fréquens. Il connoissoit le Magnétisme, dont il avoit déja une fois éprouvé l'action, & il desira lui-même renouveller l'épreuve. Magnétisé d'abord comme le précédent, il eut également des sensations correspondantes à nos mouvemens, mais plus marquées, accompagnées de larmes, soupirs, défaillance, somnolence, émissions d'humeur par les narines. Revenu à lui, il se laissa bander les yeux. Magnétisé sans contact ou même non magnétisé, il éprouva les mêmes effets, avec cette différence remarquable que sur le total des expériences faites alors sur lui, le tiers seulement offrit une correspondance entre l'action magnétique & la sen-

ſation énoncée. La perte de connoiſſance ſurvenue à la ſuite, nous réduiſit à obſerver les ſenſations apparentes. Elles annonçoient un état de gêne, qui, trois fois de ſuite, parut alternativement ſe calmer & ſe renouveller, lorſqu'on touchoit ſucceſſivement le haut de la poitrine & l'eſtomac. Nous nous décidâmes à ôter le bandeau pour faire ceſſer l'accès. Comme il duroit encore, on promena devant lui le doigt de haut & bas, ſuivant la doctrine du Magnétiſme, qui aſſigne à ce mouvement la propriété de diſſiper le mal-aiſe, en répandant dans tout le corps le fluide concentré dans une partie. L'accès finit peu après; & quoique le malade attribuât cette ceſſation au dernier procédé magnétique, nous crûmes pouvoir nous diſpenſer de porter le même jugement. Une ſeconde expérience, faite quelques jours après, de la même maniere & ſur la même perſonne, offrit pluſieurs différences; les premieres impreſſions furent moins vives & moins nombreuſes; il y eut une moindre correſpondance entre les ſenſations avouées & les opérations; la ſomnolence fut plus longue; l'attouchement qui avoit paru diminuer l'état de gêne dans la ſéance précédente, manqua ſon effet dans celle-ci; le malade revint à lui ſans le ſecours du procédé indiqué comme calmant.

De ces divers faits réunis, l'on peut conclure que l'imagination prévenue, miſe en défaut, échauffée par diverſes cauſes réunies, agit avec aſſez de force ſur l'homme pour produire en lui les plus grands effets ſans le ſecours d'aucun agent extérieur.

IV. *Faits indépendans de l'imagination.*

Il nous reſte à parcourir un autre ordre de faits qui

méritent quelqu'attention, parce que s'ils sont vrais, ils font naître des idées différentes de celles que présente d'abord l'article précédent. Un seul fait positif, qui démontreroit évidemment l'existence d'un agent extérieur, détruiroit tous les faits négatifs qui constatent seulement sa non-action, & balanceroit ceux qui assignent tout à l'imagination. Je ne sçais si ceux que je présente auront l'évidence nécessaire; ils seront énoncés ici avec autant de sincérité que les précédens.

Placé d'un côté du baquet vis-à-vis une femme dont l'aveuglement, occasionné par deux taies fort épaisses, avoit été, un mois auparavant, constaté par les Commissaires, je la vis pendant un quart-d'heure entier fort tranquille, paroissant plus occupée du fer du baquet dirigé sur ses yeux, que de la conversation des autres malades. Dans le moment où le bruit des voix étoit suffisant pour mettre son ouie en défaut, je dirigeai, à la distance de six pieds, une baguette sur son estomac que je sçavois très-sensible. Au bout de trois minutes, elle parut inquiete & agitée; elle se retourna sur sa chaise, assura que quelqu'un, placé derriere ou à côté d'elle, la magnétisoit, quoique j'eusse pris auparavant la précaution d'éloigner tous ceux qui auroient pu rendre l'expérience douteuse. Ses inquiétudes se dissiperent presque aussi-tôt après la cessation de mes mouvemens; & elle devint tranquille comme auparavant, sur-tout quand on lui eut certifié qu'elle n'avoit derriere elle ni malade ni Médecin. Quinze minutes après, saisissant les mêmes circonstances, je renouvellai l'épreuve qui offrit exactement le même résultat. Toutes les précautions possibles

en pareil lieu, n'avoient point été négligées. J'étois assuré que la malade n'avoit retiré d'autre avantage de son traitement que d'entrevoir confusément certains objets à trois ou quatre pouces de distance: le jour tomboit de côté sur elle & sur moi. Je ne pouvois me méfier ni des malades occupés de tout autre objet; ni des Médecins nouvellement admis à suivre le traitement, & qui cherchoient seulement à voir des effets. Un des chefs de la salle étoit présent, mais toujours à côté de moi, gardant le silence, & me laissant opérer à mon gré. L'heure avancée ne me permit pas de faire une troisieme épreuve qui auroit peut-être augmenté la conviction.

Une malade, dont la crise étoit un sommeil profond, plus ou moins long, éprouvoit par intervalles, sans se réveiller, un mouvement convulsif passager, avec soubresaut, qui étoit excité sur-tout par un bruit extraordinaire dans la salle, par le cliquetis de deux fers rapprochés; par le cri d'une autre personne en crise. Les mouvemens magnétiques, exécutés devant son visage à peu de distance, déterminoient souvent la même convulsion. Je l'ai éprouvé plusieurs fois, & presque toujours avec succès, observant que dans le même temps aucun bruit étranger n'avoit pu produire cet effet.

La crise d'une autre malade étoit un spasme général accompagné de perte passagere des sens sans aucun mouvement violent. La tête étoit portée en avant, les yeux fermés, les bras repliés en arriere & étendus sur les côtés, les mains ouvertes, les doigts très écartés. Mon doigt en contact sur son front entre les yeux, paroissoit la soulager un peu. Si je le retirois doucement, la tête, quoi-

que n'étant plus en contact, le ſuivoit machinalement dans toute ſorte de direction, & venoit ſe reporter contre lui. Si, après avoir ainſi dirigé ſa tête d'un côté, je préſentois mon autre main à un pouce de diſtance de ſa main oppoſée, elle la retiroit précipitamment avec le ſigne d'une impreſſion vive. Ces mouvemens ont été répétés trois ou quatre fois en dix minutes; mais au bout de ce temps, le ſpaſme diminuant, la ſenſibilité ne fut plus la même. Remiſe de cet état, la malade ignoroit ce qui s'étoit paſſé. J'ai fait cette épreuve une ſeule fois; elle n'a été auſſi complette que parce que j'avois obſervé un mois auparavant les mêmes phénomenes, en ſuivant la même criſe opérée par un autre Médecin. Il faut ajouter que la malade étoit revenue ce même jour au traitement, après trois ſemaines de campagne, pendant leſquelles elle me dit n'avoir éprouvé aucune criſe.

Les moindres mouvemens magnétiques faiſoient ſur une autre malade une impreſſion ſi vive, que lorſqu'on promenoit pluſieurs fois le doigt à un demi-pied de ſon dos, ſans qu'elle pût le prévoir, elle étoit priſe ſur le champ de mouvemens convulſifs & ſoubreſauts répétés, qui lui annonçoient l'action exercée, & duroient autant que cette action. Mon premier & unique eſſai ſur cette malade, produiſit le même effet dont j'avois été témoin quatre ou cinq fois.

Les ſalles de traitement contenoient pluſieurs autres malades de différent ſexe, & de conſtitution plus ou moins irritable, qui éprouvoient auſſi, mais moins vivement, l'effet précédemment énoncé, ſur-tout lorſqu'ils avoient été excités par des attouchemens ſur l'eſtomac.

Si on agitoit, à leur infçu, le doigt fur leur tête ou le long de leur dos fans les toucher, & même à quelque diftance, ils refautoient fouvent avec vivacité, en tournant la tête pour voir la perfonne placée derriere eux. Ce mouvement involontaire & imprévu étoit excité fur-tout par les Médecins nouvellement admis, qui, avant d'exécuter ouvertement les procédés indiqués, reftant hors du cercle des malades, effayoient par derriere, & avec méfiance, la propriété de l'agent qu'on leur avoit fait connoître; enhardis par le fuccès, ils paffoient enfuite à une pratique plus étendue. J'avois produit d'abord affez fréquemment cet effet; mais pouvant foupçonner, ou que les malades preffentoient mon action, ou que la fenfation auroit eu lieu fans moi, je m'arrêtois long-temps auprès d'eux, attendant le moment favorable pour l'épreuve; elle me réuffiffoit prefque toujours. Lorfque je n'agiffois point, le treffaillement n'avoit pas lieu. Le même effet, produit par d'autres, s'eft manifefté quelquefois fur les malades dont j'occupois l'attention par des attouchemens oppofés.

Ces faits font peu nombreux & peu variés, parce que je n'ai pu citer que ceux qui étoient bien vérifiés, & fur lefquels je n'avois aucun doute. Ils fuffiront pour faire admettre la poffibilité ou exiftence d'un fluide ou agent, qui fe porte de l'homme à fon femblable, & exerce quelquefois fur ce dernier une action fenfible.

De cette réunion de faits & de conféquences particulieres, il réfulte que le corps humain eft foumis à l'influence de différentes caufes, les unes internes & morales,

rales, telles que l'imagination ; les autres externes & physiques, comme le frottement, le contact & l'action d'un fluide émané d'un corps semblable. Ces dernieres causes, mieux examinées, se réduiront à une seule, plus simple & plus universelle, qui est l'action générale des corps élémentaires ou composés dont nous sommes entourés. Elle est uniforme, & souvent insensible, mais toujours manifestée par ses effets. Si l'on réfléchit sur celle du fluide contesté, sur l'identité des effets qu'il produit, avec ceux qui dépendent du frottement & du contact, on n'hésitera point à reconnoître, dans ces trois cas, une même action différemment exercée. Celle du frottement, vive & rapprochée, imprimera une sensation plus forte, plus sûre & plus générale. L'action du contact sera plus adoucie, mais différente selon l'état des organes. Celle du fluide dirigé de plus loin, doit être généralement peu sensible & n'affecter que certains êtres plus susceptibles des moindres impressions. Mais comment s'opere cette triple action ? Quel est le principe qui s'insinue ainsi dans les corps ? Le frottement & le contact y portent la chaleur. Cette chaleur seroit-elle le fluide, dont l'existence est si débattue ? Quelle est son action sur le corps humain ? Comment le pénetre-t-elle, & avec quel degré de force ? Quels sont ses rapports avec les causes, soit intérieures, soit extérieures ? Essayons de développer ces divers points dans les réflexions suivantes.

Réflexions. Ce ne seroit peut-être pas une nouveauté en Physique d'admettre dans les corps animés deux principes premiers, celui de la matiere & celui du mouvement. Ce dernier doit être regardé comme l'agent immédiat

de toutes les fonctions animales. Dirigé par des loix immuables, maîtrisé quelquefois par des causes étrangeres, il tend toujours à suivre l'impression primitive & générale qui lui a été donnée; mais il est souvent détourné, attiré, repoussé par les corps soumis à son action. Cherchant toujours à se mettre en équilibre, il s'insinue dans les uns & s'échappe des autres, en raison de sa quantité contenue en chacun d'eux. Mobile par essence, il se fixe en devenant partie d'eux-mêmes; mais dégagé ensuite, il reprend sa premiere nature pour aller se fixer dans d'autres corps. C'est ainsi que les êtres, mûs par ce principe, le donnent & le reprennent continuellement. Principe de mouvement dans la Nature entiere, il devient celui de la chaleur animale dans les corps vivans; delà cette correspondance marquée entre les variations de l'atmosphere & l'état de nos organes.

Si l'admission d'un pareil agent répugnoit à ceux qui ne veulent rien adopter sans preuves, il suffiroit de le reproduire sous un autre nom, & de le confondre avec le principe électrique connu par ses effets, répandu dans les corps, & exerçant une action sensible. Cette identité de principes, dont l'action n'est cependant pas la même en tous points, devra être adoptée, si l'on observe que les Physiciens sont à peu près convenus d'assigner la même cause premiere à l'aimant & à l'électricité, quoique modifiés différemment; que la Nature étant toujours simple dans ses principes, on admettra plutôt une modification nouvelle, qu'un principe nouveau. La matiere introduite dans le corps animal, & transformée en sa substance, change pour ainsi dire de nature, en

devenant organique ; de même, le principe actif, qui, dans l'air est simplement électrique, reçu dans le corps animal, modifié par son union avec la matiere, & par l'impression organique, y prend une autre forme & diverses propriétés secondaires, en restant néanmoins assujetti aux loix primitives.

La principale de ces loix est celle de l'équilibre à laquelle le fluide électrique obéit constamment lorsqu'il est abandonné à lui-même. Poussé par cette force impérieuse, ce fluide se jette avec impétuosité sur les corps privés d'électricité, & s'échappe avec le même effort de ceux dans lesquels il est accumulé. Cet effort exercé du centre à la circonférence, forme autour de ces derniers une atmosphere électrique, démontrée par les expériences, sensible au tact, & plus ou moins étendue, selon la quantité & l'activité du fluide contenu, selon la forme du corps qui le contient. Elle est plus circonscrite autour des surfaces unies; elle se porte plus loin au-devant des prolongemens aigus, & c'est principalement par ces derniers que la communication extérieure est mieux établie. Répandu dans l'air sans s'unir à lui, ayant avec l'eau la plus grande affinité, ce fluide est saisi par les vapeurs élevées de terre; condensé dans les nuages, il y forme de grands météores ; ramené sur la terre avec l'eau de la pluie, il la pénetre & y porte la vie & la fécondité.

Le même principe modifié dans le corps animal, suivra jusqu'à un certain point les mêmes loix. Il se mettra toujours en équilibre, à moins que la constitution organique de l'individu ne le rende propre, ou à mieux con-

ſerver ce principe, ou à l'attirer moins. Son action du centre à la circonférence, formera également autour du corps une atmoſphere plus ou moins étendue, quelquefois aſſez facile à reconnoître par le ſens de l'odorat, lorſqu'elle eſt chargée de particules odorantes, comme celles de certains animaux, ou des hommes qui ont une forte tranſpiration. Ces particules ne pourroient ſe tenir élevées, ſe porter à des diſtances conſidérables, ſi elles n'étoient pouſſées & ſoutenues par le principe actif agiſſant en tout ſens. L'eau qui ſaiſit le fluide électrique avec avidité, qui, ſous forme de pluie, purifie & atténue un air chaud & denſe, en lui enlevant ce fluide ſurabondant, qui éteint le feu en s'uniſſant rapidement à lui, s'empare auſſi de l'excédent du principe actif des corps, & par cette ſouſtraction opérée dans le bain, elle ſoulage les perſonnes accablées de chaleur ou dévorées d'une fievre ardente.

Puiſque les êtres animés contiennent ce principe, qui eſt la force vitale, il doit également exiſter dans les autres êtres organiſés & vivans, qui ſont les végétaux. Il eſt leur principe de vie dont l'action ſe manifeſte par une végétation plus ou moins prompte, par des émanations, tantôt odorantes, tantôt peu ſenſibles : celles-ci n'échappent point au tact général devenu plus délicat ou plus attentif par la privation de la vue ; ainſi un aveugle diſtingue ſouvent le voiſinage des arbres, parce que leur atmoſphere eſt aſſez conſidérable & aſſez étendue pour lui imprimer une ſenſation particuliere.

Tout être vivant eſt un véritable corps électrique conſtamment imprégné de ce principe actif, mais non pas toujours en même proportion. Les uns en ont plus,

& les autres moins ; delà, en partie, cette différence soit dans les tempéramens soit dans les constitutions journalieres. La mobilité perpétuelle de cet agent devient encore une conséquence simple de cette variation. Dès-lors on conçoit qu'il doit être poussé au dehors par les uns, & attiré ou repompé avidement par les autres ; que le voisinage de celui dans lequel il abonde est profitable à celui qui en manque. La cohabitation de l'enfant avec le vieillard, est utile à celui-ci, & nuisible à celui-là. Les végétaux récens, rapprochés en pépinieres, sont vigoureux & frais ; mais voisins d'un grand arbre, ils se dessèchent & dépérissent.

La proportion du principe actif, variable dans les êtres vivans, peut & doit différer de même, soit passagerement, soit habituellement dans les divers organes du même individu. Le mouvement accéléré ou retardé dans quelques parties du corps, indique des différences dans la quantité du principe qu'elles contiennent. Une cause passagere peut répandre dans tout le corps la chaleur concentrée dans un seul point, ou réunir sur un organe celle qui étoit répartie entre tous. Si cet effet devient permanent, il en résulte une altération, un vice dans la constitution de l'individu. L'atmosphere particuliere des organes viciés, doit subir graduellement la même altération ; mais il faudroit un tact très-délicat pour distinguer ces nuances, en promenant la main sur la surface du corps malade.

On éprouvera peut-être plus facilement, par le même procédé, l'action générale du principe actif passant d'un

corps dans un autre corps voisin. S'il suit l'affinité avec le fluide électrique, il s'échappera par toutes les ouvertures, par toutes les surfaces du corps, & principalement par celles qui approchent plus de la forme allongée & aiguë des conducteurs électriques, telles que la main & le doigt. Celui-ci porté par un individu sur quelque partie d'un autre individu, agira diversement, selon l'état des deux êtres. L'organe actif moins fort ou moins fourni de principe que l'organe passif, lui soutirera ce principe au lieu de le lui donner, & recevant une impression de chaleur, il lui en communiquera une de froid. Si la proportion de principe est la même entre les deux organes, chacun des deux donnant & recevant également, il n'en résultera aucune action, aucune sensation remarquable. Elle sera plus caractérisée en raison de la quantité surabondante de principe dans le doigt conducteur, & de la sensibilité de l'organe sur lequel sera dirigé le courant ; cet organe éprouvera plus ou moins de chaleur, & d'autres effets plus ou moins marqués. Enfin, si le conducteur, au lieu de toucher la partie, se dirige simplement sur elle à quelque distance, on conçoit que l'action sera en raison de l'éloignement, de la disposition des sujets, de l'étendue & de la force de leur atmosphere particuliere.

Tous les êtres vivans exercent des fonctions vitales, dont le principe actif est l'unique agent : telles sont la circulation, les secrétions, l'introduction de l'air dans la substance organisée, la transpiration, l'extraction des sucs alimentaires. Ces fonctions sont communes aux

végétaux comme aux animaux: elles peuvent être troublées, mais non interrompues, par des causes étrangeres. Leur marche est moins variable dans les végétaux, parce que les seules causes qui influent sur eux, sont toutes physiques & extérieures, comme la nature du sol, l'exposition locale, les variations de l'atmosphere. Il n'en est pas de même des animaux qui ont une organisation plus compliquée, des systêmes nerveux & musculaires destinés à produire l'action de la sensibilité & du mouvement volontaire, & dans lesquels il existe un autre principe supérieur duquel émanent la volonté & l'imagination. La volonté commande les mouvemens volontaires, & le principe actif les exécute. Ce même principe, également subordonné à l'imagination, réagissant quelquefois sur elle, exerce sous son empire une action moins extérieure & plus profonde, qui tend souvent à rompre son équilibre ou à le rétablir, & détermine ainsi des effets salutaires ou nuisibles.

Les grandes causes physiques agissent sur l'homme d'une maniere continue, uniforme & générale. La marche de l'imagination est particuliere, inconstante, variable dans chaque individu. Elle ne peut suspendre les vraies fonctions animales exercées sans son secours; mais elle a le pouvoir de les ralentir ou de les exciter. Quelquefois dans le repos, elle cede aux impressions extérieures; plus souvent active, elle lutte & réagit contre tout ce qui l'entoure. Trop resserrée alors dans son espace étroit, elle s'agite continuellement, elle tourmente le principe soumis à sa puissance, le promene avec rapidité dans toutes les parties du corps, le pousse

au dehors ou l'attire au dedans avec une égale vivacité, & par ces trois mouvemens divers, elle produit tous les effets attribués à ſon action.

Les claſſes d'animaux dont l'organiſation eſt plus ſimplifiée, & dans leſquelles l'imagination eſt anéantie ou preſque nulle, ſont expoſées à moins de variations, & la marche de leurs fonctions, moins troublée, ſe rapproche en ce point de celle des végétaux. Parmi ceux qui ont l'imagination exercée, le nombre des êtres ſains, ou à peu près ſains, étant encore beaucoup plus conſidérable que celui des malades, il en réſulte que les enfans, dans leſquels il eſt très-abondant, ſeront ſouvent dans le cas d'en donner plutôt que d'en recevoir. La plupart des hommes doués d'une bonne conſtitution, ſeront encore peu ſenſibles à la communication de ce principe. Elle ſera plus vive ſur ceux dont la complexion eſt délicate; & ſi, par la force d'impulſion de l'agent, ou par la contexture de l'organe qui reçoit, celui-ci ſe trouve ſurchargé du principe, alors la ſenſation augmente d'intenſité, la chaleur ſe développe, & quelquefois le genre nerveux excité produit ſes mouvemens ordinaires.

Ces idées ſimples, qui ne m'ont point été communiquées, mais que je ne crois pas neuves, ſeroient ſuſceptibles d'un plus grand développement. Préſentées cependant d'une maniere abrégée, elles ſuffiront peut-être pour expliquer quelques phénomenes d'économie animale, obſervés ſoit dans le traitement appellé magnétique, ſoit dans d'autres circonſtances. On ſera moins ſurpris de cette influence d'un corps ſur un autre corps, de cette correſpondance, quelquefois aſſez ſenſible entre

l'action d'un individu & la sensation d'un autre, ou entre deux organes du même individu; on confondra moins l'action de l'ame & de l'imagination avec l'action simplement animale; on distinguera la cause qui détermine, & l'agent qui exécute; on pourra supposer que le principe actif, toujours agissant seul immédiatement sur nos organes, est excité, tantôt par l'imagination & la volonté, comme causes supérieures & internes; tantôt par une portion de lui-même, émanée des corps environnans; tantôt par ces causes réunies. Cette supposition acquerra plus de force, si l'on réfléchit que ce principe suffit à toutes les fonctions végétales, lesquelles ne sont dirigées par aucun autre agent supérieur; qu'il existe également un nombre déterminé de fonctions animales correspondantes, dont l'exercice est très-indépendant de l'imagination, & ne peut être interrompu ni par son action ni par son repos; que ces fonctions, non interrompues, doivent conséquemment être exercées par un principe perpétuellement actif. Ce principe, nécessairement existant, est, dans les corps organisés, le principe vital; dans les corps animés, le principe de la chaleur animale; dans la Nature, le principe du mouvement. Echappé des corps organisés, il se confond avec le fluide électrique; rentré dans ces mêmes corps, il s'y modifie par l'action organique, qui altere quelques-unes de ses propriétés. Sous forme de chaleur animale, il passe d'un corps animé dans un autre corps semblable; & par ce transport, il produit divers changemens relatifs à l'état du corps qu'il quitte, & de celui qu'il pénetre.

Il auroit été possible d'étendre ici la comparaison du

fluide électrique & de ce principe actif animal, pour prouver de plus en plus leur identité. On eût également lié à la même théorie le principe de l'aimant; & pour mieux établir l'affinité, on eût retrouvé ou ſuppoſé des poles dans le principe animal: mais il étoit inutile de multiplier ici les comparaiſons, & d'inſiſter ſur des poles dont l'exiſtence, quoique poſſible, n'eſt pas facile à démontrer. On s'eſt diſpenſé également d'envelopper dans le même ſyſtême les corps inorganiſés, qui ſont partie de notre globe, ainſi que les ſpheres céleſtes. La ſeule qui intéreſſe un Médecin, eſt la ſphere animale; & il ne doit chercher dans les corps étrangers, que les rapports directs qu'ils ont avec elle. D'ailleurs il convenoit d'abréger une explication qui, étant préſentée comme une ſimple théorie, ſera combattue par d'autres, ou plus ſolides, ou plus ſéduiſantes. On ne peut nier à la vérité l'exiſtence d'un principe identifié avec le feu, avec le fluide électrique, pénétrant le corps humain, & y portant la chaleur; mais on peut le regarder comme n'étant point le principe du mouvement, parce que dans les queſtions abſtraites, tout eſt admis & rejetté avec la même facilité.

Les fibres du corps animal ont une propriété connue ſous le nom d'irritabilité, qui les rend capables de ſe contracter lorſqu'elles ſont ſtimulées, & de ſe relâcher dès que le principe ſtimulant ceſſe d'agir. Si quelques Phyſiciens déſignoient cette irritabilité comme principe de mouvement, ne pourroit-on pas leur objecter que, réſidant dans les ſeules parties ſolides, elle eſt plutôt une propriété de la matiere devenue organique, qu'un

principe agissant; & que les végétaux, dont les fonctions sont dirigées par un principe actif, paroissent dépourvus de cette irritabilité?

Au reste, quel que puisse être ce principe de mouvement, soit qu'il reste principe de chaleur, soit qu'il prenne tout autre nom, il en existe toujours un qui n'est ni la volonté ni l'imagination; qui a sur le corps animé une action continuelle & jamais interrompue; qui exerce toutes les fonctions, les unes sans concurrence & sans aide, les autres sous la direction immédiate de la volonté & de l'imagination; qui reçoit aussi l'influence directe des causes physiques extérieures; qui, en un mot, est toujours un agent intermédiaire, chargé de l'exercice direct de tous les mouvemens opérés dans l'homme. On conçoit toujours que le principe de la chaleur répandu sur le globe, agit perpétuellement sur tous les corps; que s'il n'est pas le principe du mouvement, il a, comme cause physique sur ce principe, une action sensible & continue; il s'insinue dans les corps, soit par une pression extérieure, soit par une attraction interne. Repoussé hors d'eux par une force contraire, il entraîne avec lui quelques-unes de leurs particules matérielles; il forme avec ces particules une atmosphere autour de chacun d'eux; & sa force d'expulsion suffit toujours pour le porter d'un corps à un autre peu éloigné. La chaleur, sans cesse active, est donc cette véritable partie émanée des corps, cet agent inconnu & contesté, qui établit l'influence physique de l'homme sur l'homme. Elle est aussi la seule que nous devions considérer ici sous le point de vue d'utilité médicale.

Utilité Médicale. La médecine d'attouchement a été pratiquée de tout temps, & chez toutes les Nations; mais abandonnée à des mains peu propres à la diriger, administrée sans méthode, reléguée parmi les moyens particuliers & populaires, négligée par les hommes instruits, elle a toujours langui dans l'obscurité. Par un frottement de la main plus ou moins continué, elle excite dans les fibres une légere oscillation; par un contact plus ou moins étendu, elle insinue dans les corps une portion de chaleur émanée de l'être qui exerce ces deux actions. L'existence de cette chaleur animale a toujours été reconnue, ainsi que la possibilité de la transmettre; & son utilité démontrée par ses effets, est généralement avouée.

Les remedes toniques, dans la classe desquels on doit la rapporter, ont la propriété de rendre la force & le ton aux fibres relâchées & affoiblies; ils rétablissent les digestions en fortifiant l'estomac; ils operent un resserrement général, déterminent en même temps la sortie des matieres accumulées, & s'opposent à de nouvelles congestions. Ils raniment la circulation, en augmentant le mouvement; cette action imprimée au sang, se communique à toutes les parties; la transpiration interrompue reprend son cours, & les maux récens, occasionnés par cette interruption, sont bientôt dissipés. Les toniques agissent aussi comme calmans, lorsqu'en répandant une chaleur égale dans tout le corps, ou en augmentant celle de l'organe qui en a moins, ils rétablissent ainsi l'équilibre entre les parties.

Si la chaleur animale participoit réellement de toutes

leurs propriétés, s'il étoit vrai & comme démontré que les toniques ne produisent les effets énoncés qu'en augmentant le principe de chaleur, elle pourroit alors être employée utilement dans tous les cas où ils sont indiqués. Administrée seule, elle auroit même quelquefois sur eux le double avantage de porter plus directement son action sur l'organe affoibli, sans la répandre autant sur les autres, & de ne point fatiguer l'estomac par une digestion laborieuse. Ainsi, dans les maux récens, dans ceux dont les causes sont légeres, dans ceux dont les causes, quoique plus graves, sont passageres & ne tiennent point à la constitution de l'individu, ce principe dirigé par des Médecins instruits, deviendroit un agent salutaire. Ils ne seroient peut-être pas éloignés de joindre quelquefois ce moyen à ceux qu'ils emploient dans certaines maladies aiguës simples, de fortifier ainsi l'estomac, pour le rendre propre à digérer par intervalles quelque nourriture, & à préparer un chyle de bonne qualité, qui versé dans le sang, ranimeroit un corps affoibli par la durée du mal.

S'ils admettent ce genre de traitement dans quelques maux chroniques, ce ne sera qu'après l'avoir essayé d'abord sur ceux qui sont moins graves. Ils mettront dans leurs épreuves une progression lente & réfléchie, pour ne rien donner au hasard. Ce qui est utile dans quelques cas, devient quelquefois nuisible par la quantité ou par un usage inconsidéré. Les toniques, continués trop long-temps, administrés sans réserve, donnés à contre-temps, produisent l'irritation, l'éréthisme, la convulsion. La chaleur ajoutée au corps qui en est suffisamment pourvu,

le surcharge, & lui devient incommode; insinuée dans le corps qui en a déja trop, elle l'agite, & commence à l'irriter; poussée dans un corps de complexion très-irritable, ou dans celui dont quelque organe est dans un état de souffrance, elle augmente le spasme, le transmet d'un organe à plusieurs autres, & détermine ainsi les convulsions locales ou universelles. Ces grands mouvemens sont des efforts de la nature, qui cherche à expulser une humeur tenace & fixée; mais lorsqu'ils sont trop violens, trop répétés, & sur-tout impuissans, on doit craindre qu'ils n'operent une altération sensible des parties saines, & une décomposition funeste des organes viciés.

Une action modérée seroit plus lente, mais plus sûre; en joignant à un contact doux des frottemens légers, ou a peine sensibles, on détermineroit des courans de chaleur, qui rétabliroient la communication entre les organes, dégageroient les uns au profit des autres, & procureroient des dérivations salutaires. Ainsi l'on déplaceroit une humeur locale qui n'auroit pas eu le temps de se fixer, on rétabliroit souvent la chaleur, la vie & le mouvement dans les membres récemment paralysés.

La possibilité de ces effets est suffisamment prouvée par l'identité qui existe entre le principe de chaleur & le fluide électrique, employé avantageusement pour combattre les mêmes maux. Les propriétés de ce fluide ont été long-temps méconnues. L'électricité dirigée sans principes, étoit un moyen dangereux & funeste; mais celui qui sait mesurer son action, la rend plus constamment utile. Il ajouteroit peut-être encore à son efficacité, en imaginant une méthode qui fît pénétrer doucement le

fluide dans les parties les plus intimes du corps malade, au lieu de le verser sur lui à pleins flots. On pourroit animaliser ce fluide en plaçant entre le tube électrique & l'individu malade, un autre corps animé & sain, dans lequel le fluide seroit élaboré en partie avant d'être porté plus loin. Cette union de la Médecine d'attouchement avec celle de l'électricité, tempéreroit l'action de l'une & augmenteroit celle de l'autre. L'expérience seule fixera le degré d'utilité de cette double application; elle indiquera également jusqu'à quel point la chaleur animale, administrée sans addition, peut être avantageuse. L'électricité a été alternativement admise & négligée dans le traitement des maladies; la chaleur animale devra subir les mêmes variations jusqu'à ce que son action, mieux observée, mieux connue, mieux décrite, soit plus généralement appréciée.

Son effet le plus ordinaire, observé dans le traitement magnétique, sur les personnes moins malades, étoit le rétablissement des forces, de l'appétit & du sommeil. Plusieurs ont été ainsi soulagées sans éprouver aucune action sensible de la chaleur introduite dans leur corps; quelques-unes avoient eu de légeres sensations.

Les digestions de plusieurs malades hypocondriaques & hystériques, sont aussi devenues meilleures; ce qui prouveroit la vertu calmante du moyen employé. Elle est encore démontrée par le succès fréquent de l'application des mains, pour appaiser les maux d'estomac & les coliques.

Le contact sur l'estomac portoit quelquefois la chaleur à la tête; quelquefois, en la ranimant dans les autres

parties, il diſſipoit celle de la tête, ſelon l'état antérieur des organes. Dans quelques ſujets, la chaleur inſinuée dans l'eſtomac ſe répandoit aſſez promptement dans tout le corps, & déterminoit des moiteurs ou des ſueurs. On paroiſſoit favoriſer & accélérer ces effets, en promenant un doigt de haut en bas ſur la ſurface du corps. Ce mouvement, dont le but étoit d'étendre la chaleur uniformément, diſſipoit pour l'ordinaire les embarras légers de la tête, qui cédoient auſſi quelquefois à un frottement ſuperficiel, dirigé du front au-deſſous des tempes. Les maux de tête plus forts réſiſtoient davantage, & le ſoulagement n'étoit que momentané.

On peut également rétablir la tranſpiration par le contact. J'en ai fait l'expérience à la campagne, ſur une femme de ſervice, qui, à la ſuite d'une tranſpiration interrompue par ſon imprudence, conſervoit depuis deux jours une douleur intolérable le long d'une cuiſſe, & ne pouvoit la remuer. Cette femme n'avoit aucune idée du Magnétiſme, dont je connoiſſois depuis peu les procédés. L'occaſion me parut favorable pour un eſſai. En écoutant le récit prolongé de la maladie, j'appliquai un doigt ſur l'eſtomac & l'autre ſur la partie douloureuſe. La chaleur ſe ranima promptement ; elle fut ſuivie d'une moiteur générale, qui fit diſparoître preſqu'entierement la douleur ; la malade, ſurpriſe de cet effet, put marcher au bout d'une demi-heure à l'aide d'un bâton, & ſe coucher enſuite ſans aide. Deux heures après, le mouvement du doigt promené de la tête aux pieds par-deſſus la couverture du lit, ſuffit pour exciter ſur le champ une ſueur abondante, qui dura toute la nuit ; la malade, preſque guérie,

guérie, put le lendemain defcendre deux étages, & recommencer une partie de fon fervice. Au bout de deux jours, tout fut diſſipé par ce feul traitement. Je me fuis aſſuré depuis, que le contact fur l'eſtomac, développoit promptement la chaleur en elle ; cette heureufe difpofition a fans doute hâté fa guérifon.

Parmi les maladies foumifes au traitement magnétique avec quelque fuccès, on peut citer quelques maladies d'yeux ; une inflammation de cet organe diſſipée, une vue rétablie par la dérivation d'une humeur ; une taie légere promptement effacée. Deux autres taies qui couvroient les yeux d'une femme depuis cinq ans, à la fuite d'un lait répandu, étoient fi épaiſſes, qu'on ne pouvoit appercevoir l'iris au mois de Mai dernier. Son traitement ne produifit aucun effet fenfible pendant trois femaines ; mais au bout de ce temps, elle devint tout-à-coup fujette à des crifes très-fréquentes ; elles commençoient par un accès de rire convulfif & involontaire, auquel fuccédoit un friſſon, & enfuite un aſſoupiſſement de peu de durée. Le fimple contact à l'eſtomac, ou même la direction rapprochée fur cette partie, fuffifoit pour exciter ou rappeller la convulfion. En dirigeant de plus loin le doigt ou la baguette fur elle, on caufoit feulement de l'inquiétude & du malaife, comme je l'ai rapporté dans une de mes expériences du quatrieme ordre. A cette époque, il s'établit une perte blanche ; les taies parurent s'amincir, & l'iris commença à fe deſſiner ; la malade put diſtinguer des couleurs & quelques objets à trois pouces de diſtance. Une fuppreſſion paſſagere de l'écoulement, retarda les progrès, en produifant une gêne intérieure ; mais à la fin de Juillet,

l'iris étoit plus apparent, & la vue paroiſſoit un peu augmentée.

Ce traitement a diſſipé quelques fievres quartes, qui du moins ont ceſſé ſans autre ſecours. Il a procuré des expectorations abondantes dans l'aſthme humide, & quelquefois la ceſſation des accès dans l'aſthme ſec. Il a toujours paru plus nuiſible qu'avantageux aux phtiſiques. Son action ſur les tumeurs ſcrophuleuſes étoit très-lente & preſqu'inſenſible. Il a ſoulagé & non guéri une femme hydropique, en procurant quelques évacuations. L'enflure du ventre a beaucoup varié en plus & en moins chez une autre malade, & au bout de trois mois la diminution étoit peu ſenſible. L'hydropiſie enkhyſtée d'une troiſieme a réſiſté invariablement à tous les procédés employés; la ponction, devenue néceſſaire, a donné iſſue à quatorze pintes d'eau; malgré la continuation des procédés, l'enflure reparoiſſoit il y a un mois, temps où j'ai ceſſé de ſuivre le traitement. Il donnoit de meilleures eſpérances dans quelques paralyſies non invétérées des extrémités; mais je ne puis atteſter aucune guériſon complette, parce que je n'ai pas vérifié celles qui ont été annoncées dans le Public.

L'effort exercé par une femme Blanchiſſeuſe, pour lever un cuvier, avoit excité une douleur vive dans un bras, & ſur-tout dans le poignet. Une répercuſſion, opérée par un cataplaſme, porta la douleur dans l'épaule, qui ſe tuméfia ſans rougeur. Le bras & le coude n'avoient aucun mouvement; celui des doigts, & ſur-tout de la main, étoit un peu gêné; l'épaule, continuellement douloureuſe, ne pouvoit ſupporter aucun attouchement; le poids des

vêtemens la fatiguoit. La malade ne dormoit point; elle avoit essayé, pendant un an, divers remedes sans succès, lorsqu'elle fut amenée au traitement par un des Commissaires, & examinée par les autres, vers la fin de Mai. Dès les premiers jours du traitement, elle eut quelques heures de sommeil, & des douleurs moins continues. Le doigt, promené le long du bras, ou fixé sur l'épaule, produisoit une sueur abondante dans ces parties. Le mouvement est revenu insensiblement; la douleur a diminué beaucoup, a changé successivement de place; elle s'est ranimée quelquefois dans les changemens de temps; mais elle se calmoit ensuite. La malade a pu successivement remuer les différentes articulations, & porter sa main sur sa tête. Tel est l'état dans lequel je l'ai laissée il y a cinq semaines.

Les obstructions plus ou moins invétérées des glandes & des visceres, étoient les maladies qui occasionnoient le plus fréquemment des crises, dont il faut distinguer deux especes différentes dans leur marche & leurs effets. Les premieres, qui fatiguoient beaucoup les malades, étoient toujours irrégulieres, accompagnées de convulsions & de douleurs plus ou moins vives, sans aucune évacuation. Les autres, dont les symptômes étoient tantôt des convulsions vives, tantôt des mouvemens plus doux, étoient ordinairement terminées par la sortie de quelque humeur. Ces secondes, au lieu d'accabler les malades, paroissoient les soulager, & les fortifier pour quelques jours. La continuité du mal les faisoit recourir aux mêmes crises, qui étoient renouvellées assez souvent. Loin de les fuir, ils les recherchoient toujours, malgré la douleur momen-

tanée qu'elles excitoient. Ce desir seroit-il un instinct de la Nature, & une indication d'utilité ?

Un homme sujet à des crises violentes, terminées souvent par un vomissement de sang & de glaires, en avoit une fort longue, qu'un accident interrompit sur sa fin. Ce contre-temps ranima les convulsions calmées, & supprima toute sortie d'humeur. Les huit jours suivans, passés dans le mal-aise & l'anxiété, furent employés inutilement à tenter le retour de la crise; l'éréthisme étoit trop fort; en ne donnant que des convulsions, on augmenta la gêne intérieure. Au bout de ce terme, il fut touché en ma présence par M. Deslon, qui détermina en une demi-heure une toux sans convulsion, accompagnée du vomissement ordinaire plus abondant, suivi d'un dégagement des premieres voies, & des apparences d'une meilleure santé. Cette circonstance prouveroit que l'humeur étoit anciennement amassée, & que la crise nouvelle n'étoit que la fin de la premiere. J'ai observé d'autres fois cette interruption de crise chez le même malade; son haleine échauffée annonçoit un sang accumulé, & ce sang, rendu ensuite, paroissoit noir & corrompu. Devroit-on en conclure que les crises du traitement magnétique ont une marche réguliere comme les autres, mais qu'étant souvent interrompues ou mal conduites, elles paroissent quelquefois suivre un ordre différent ?

Quoi qu'il en soit, on n'a pas vu que la plupart des malades en aient tiré un avantage réel. Une seule personne, à laquelle ces crises procurent des expectorations abondantes, paroît se rétablir assez promptement, après avoir été dans le marasme le plus complet : mais ces

exceptions sont rares. L'état de quelques malades a peu changé : la diminution des glandes se fait chez d'autres fort lentement ; mais la moindre cause les grossit de nouveau, & nous ne pouvons citer aucune guérison complette de ces maladies. La répétition trop fréquente des crises est encore nuisible, parce qu'elle peut ou déterminer l'évacuation d'une humeur non préparée, ou produire des efforts impuissans, si l'évacuation n'a pas lieu. Il est même à craindre que l'agitation convulsive renouvellée trop souvent, ne devienne un état habituel & maladif, puisque des personnes insensibles à l'action magnétique pendant les premiers temps, ont été dans la suite si sujettes aux convulsions, que la moindre cause les excitoit en elles, soit autour du baquet sans autre contact, soit hors des salles du traitement. Ces grandes crises ont pu séduire, parce qu'elles offroient de grands effets, & qu'elles prouvoient mieux l'existence d'un agent ; mais leur inefficacité dans beaucoup de cas, & leur désavantage dans quelques-uns, doivent les faire exclure généralement de la pratique ordinaire, & les faire reléguer dans le nombre des remedes violens, rarement utiles.

Les faits cités, qui prouvent en général l'action tonique du moyen employé, sont ceux que j'ai recueillis de mes observations, ou qui m'ont été certifiés par les malades eux-mêmes, dont je ne pouvois connoître autrement l'état intérieur. La conformité de plusieurs énoncés de ce genre, démontroit la vérité de chacun en particulier ; & je n'ai pu attribuer à d'autres causes la meilleure santé que je remarquois en quelques-uns de ces malades. Sans doute l'imagination, l'exercice nécessaire pour se rendre au lieu

du traitement, la privation de tout autre remede qui pouvoit fatiguer le corps, la diſſipation occaſionnée par la réunion de pluſieurs perſonnes, le plaiſir que donne la muſique, & l'uſage habituel de la crême de tartre adminiſtrée dans ce traitement, ſont des moyens qui ajoutent quelquefois beaucoup à l'action du moyen principal; mais il ſeroit peu naturel de penſer qu'ils ſuffiroient dans tous les cas.

En réfléchiſſant ſur tous ces effets, il eſt aiſé de reconnoître qu'ils ſont déterminés par une cauſe phyſique, qui eſt la chaleur animale, & que cette chaleur fait la baſe principale du traitement magnétique. Pour rendre ce traitement plus intéreſſant, les Auteurs ont voulu l'étayer d'une grande théorie, intéreſſer toute la Nature dans les effets qu'il préſente, annoncer un fluide qui agit à des diſtances conſidérables, prouver ſon exiſtence par des épreuves curieuſes & extraordinaires, lui aſſigner une vertu univerſelle, réduire toutes les maladies à une ſeule, & établir une pratique ſuivie ſur un ſyſtême nouveau & non démontré. Qu'en eſt-il réſulté? A l'enthouſiaſme des uns a été oppoſé le doute raiſonnable des autres. On a voulu examiner avant de croire; les épreuves répétées ont réuſſi rarement; en excitant l'imagination, des effets pareils ont été obtenus ſans le concours d'autres moyens. Le défaut d'uniformité dans les cauſes & dans les réſultats, a donné lieu de conclure que le fluide n'exiſtoit point, que les effets étoient illuſoires, ou dépendans uniquement de l'imagination; & en rejettant la doctrine mal prouvée, on a enveloppé tout le traitement dans cette condamnation.

Annoncer la chaleur animale ; conſtater ſon exiſtence; parler de ſa force d'expulſion hors des corps, & de l'atmoſphere particuliere qui en réſulte ; dire qu'elle ſe tranſmet d'un corps à un autre par frottement & par contact ; rappeller les effets connus de cette chaleur ainſi communiquée ; en déduire ſes propriétés ; les confirmer par de nouveaux réſultats d'une pratique plus étendue : telle auroit dû être la premiere marche de ceux qui vouloient introduire une nouvelle méthode de traitement. Après cette vérification aſſez facile, ils auroient prouvé par des faits que l'atmoſphere particuliere des corps ayant une certaine étendue & une certaine force, le contact très-léger, ou même le ſimple rapprochement du doigt à une petite diſtance, ſuffiſoit pour établir la même communication de chaleur ; qu'il n'étoit pas toujours néceſſaire de recevoir des impreſſions ſenſibles pour éprouver des effets réels ; que l'aimant & l'électricité ſans iſolement, agiſſoient ſur le corps, ſans manifeſter toujours leur action au dehors ; & ces aſſertions appuyées par des obſervations nombreuſes, par des guériſons certaines, auroient acquis un degré ſuffiſant de conviction pour être généralement adoptées. Alors la Médecine & la Phyſique admettant une pratique utile, méthodique & fondée ſur l'expérience, ſe ſeroient prêté de concert aux efforts des Auteurs, pour lier tous les faits, expliquer l'origine de la chaleur animale, ſon influence ſur les corps animés, ſes rapports avec les élémens & les corps environnans. On eût démontré par les émanations odorantes, l'étendue conſidérable des atmoſpheres particulieres ; on eût obſervé que les corps étrangers plon-

gés dans ces atmoſpheres, doivent en repomper une partie d'une maniere inſenſible; on eût ajouté que cette action aſpirante étoit plus ſenſible dans les lieux échauffés par la réunion de beaucoup d'individus. En comparant ces émanations à celles du fluide électrique, on leur eût aſſigné des courans plus marqués au-devant de certaines parties des corps; & l'on ſeroit peut-être parvenu ſucceſſivement à perſuader qu'il exiſte un petit nombre d'êtres malades, ou délicatement organiſés, quelquefois ſuſceptibles d'être affectés de plus loin par ces émanations & ces courans; ainſi l'on eût fait admettre, ſans difficulté, pluſieurs cauſes pour un effet.

L'action ſimultanée, ou alternative, ou quelquefois oppoſée de ces cauſes morales & phyſiques, auroit été expliquée par l'admiſſion néceſſaire d'un agent ou principe, ſubordonné aux unes & aux autres, toujours actif & chargé de l'exercice direct de toutes les fonctions. Soit que cet agent fût confondu avec le principe de chaleur, ſoit qu'il fût ſeulement lié à ce principe, la chaleur développée auroit pu toujours être regardée comme principe ſtimulant ou agiſſant. Son développement ou ſon augmentation eût été attribué, tantôt à l'abord d'une nouvelle portion de chaleur émanée de l'atmoſphere générale ou des corps environnans, tantôt à l'imagination, qui, au lieu d'être diſtraite & portée au dehors, réagit ſouvent à l'intérieur. Si l'on eût voulu aller plus loin; ſi la théorie, prenant un vol plus élevé, embraſſant tous les corps de la Nature, les uniſſant par un fluide univerſel, eût entrepris de faire admettre l'exiſtence d'une ſeule maladie & d'un ſeul remede; ce ſyſ-

tême

tême moins prouvé, & contraire en quelques points aux principes reçus, auroit été rejetté en partie, & combattu par la plupart des Phyſiciens; mais la baſe ſolide ſur laquelle on l'auroit établi, ſubſiſteroit toujours pour l'avantage de l'humanité.

On a ſuivi un autre plan; on s'eſt attaché aux grandes ſpéculations & aux grandes expériences, qui ne ſont que la partie brillante, & peut-être erronée de cette méthode; & on a laiſſé la partie pratique, qui eſt la ſeule ſolide & eſſentielle. Pluſieurs faits ont prouvé ſuffiſamment l'action de l'homme ſur l'homme à une certaine diſtance; mais cette action éloignée, n'eſt point préférable à celle de l'attouchement; ſouvent même étant incomplette, elle fatigue les malades plutôt qu'elle ne les ſoulage. Contentons-nous, pour la pratique, du léger contact ou des directions très-rapprochées qui ſont preſque équivalentes. Eſſayons de perfectionner cette Médecine d'attouchement, ſi utile dans quelques cas, & ſuſceptible de le devenir davantage lorſqu'elle ſera mieux connue. Retranchons avec ſoin de cette pratique toutes ces expériences de pure curioſité, qui ſont la magie du Magnétiſme, & qu'une ſage Médecine rejette comme inutiles, ſouvent illuſoires, quelquefois nuiſibles, & toujours peu dignes d'occuper des hommes chargés de plus grands intérêts.

On doit ſur-tout éloigner avec ſoin d'un traitement pareil tout ce qui a l'apparence de myſtere. L'Art deſtiné à ſoulager l'Humanité, n'admet plus de ſecrets; il marche au grand jour, & ſoumet tous ſes moyens au jugement public. Les ſciences cachées, qui, dans les

ſiecles d'ignorance, pouvoient attirer la vénération & l'eſtime, préſentent maintenant, dans un ſiecle éclairé, le maſque de l'erreur ou de l'impoſture. Les Médecins qui ont ſuivi le traitement magnétique ſans prévention, diſent avoir obſervé quelques bons effets. Invitons ceux qui le pratiquent, à renoncer à toute réticence, à publier ce qu'ils ſçavent, ce qu'ils croient, & ſur-tout ce qu'ils ont vu. Ces faits préſentés par eux, même ſans théorie, vérifiés par d'autres, & liés aux faits qu'offrent l'électricité & l'aimant, ſerviroient à mieux établir les rapports des deux fluides connus avec le principe de la chaleur animale, & à les rendre plus utiles en uniſſant leur action.

CONCLUSION. La théorie du Magnétiſme ne peut être admiſe, tant qu'elle ne ſera pas développée & étayée de preuves ſolides. Les expériences faites pour conſtater l'exiſtence du fluide magnétique, prouvent ſeulement que l'homme produit ſur ſon ſemblable une action ſenſible par le frottement, par le contact, & plus rarement par un ſimple rapprochement à quelque diſtance. Cette action, attribuée à un fluide univerſel non démontré, appartient certainement à la chaleur animale exiſtante dans les corps, qui émane d'eux continuellement, ſe porte aſſez loin, & peut paſſer d'un corps dans un autre. La chaleur animale eſt développée, augmentée, ou diminuée dans un corps par des cauſes morales, & par des cauſes phyſiques. Jugée par ſes effets, elle participe de la propriété des remedes toniques, & produit comme eux des effets ſalutaires ou nuiſibles, ſelon la

quantité communiquée, & ſelon les circonſtances où elle eſt employée. Un uſage plus étendu & plus réfléchi de cet agent, fera mieux connoître ſa véritable action & ſon degré d'utilité. Tout Médecin peut ſuivre les méthodes qu'il croit avantageuſes pour le traitement des maladies, mais ſous la condition de publier ſes moyens lorſqu'ils ſont nouveaux ou oppoſés à la pratique ordinaire. Ceux qui ont établi, propagé ou ſuivi le traitement appellé magnétique, & qui ſe propoſent de le continuer, ſont donc obligés d'expoſer leurs découvertes & leurs obſervations; & l'on doit proſcrire tout traitement de ce genre, dont les procédés ne feront pas connus par une prompte publication.

A Paris, ce 12 Septembre 1784. A. L. DE JUSSIEU.

De l'Imprimerie de la Veuve HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame. 1784.